

Merci infiniment

MALCOLM LOWRY

Merci infiniment

Traduit de l'anglais par

CLAIRE DEBRU

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

PRÉSENTATION

EN 1945, après dix ans de travail, Malcolm Lowry soumet la quatrième et ultime version d'*Au-dessous du volcan* à plusieurs éditeurs, Jonathan Cape figurant en tête de liste puisqu'il avait publié *Ultramarine*. À l'automne, il reçoit de Cape une lettre encourageante : un lecteur de la maison d'édition semble avoir remis un compte-rendu positif. Fin 45, Lowry est en vacances au Mexique avec sa femme quand lui parvient le second courrier de Cape, moins enthousiaste et accompagné d'un rapport de lecture suggérant des coupes drastiques dans le roman. La lettre qui va suivre, rédigée en janvier 1946, est sa réponse.

Épilogue le 6 avril 1946 : Lowry reçoit deux télégrammes lui annonçant simultanément que son roman est accepté chez Reynal & Hitchcock aux États-Unis et chez Cape en Angleterre. *Au-dessous du volcan* paraît des deux côtés de l'Atlantique en 1947. Tel quel, sans coupes.

La lettre de Malcolm Lowry à son éditeur, que nous traduisons ici sous le titre de *Merci infiniment*, a été publiée pour la première fois par Harvey Breit and Margerie Bonner Lowry dans *Selected Letters of Malcolm Lowry*, Philadelphia and New York, J. B. Lippincott Company, 1965.

© Sherrill E. Grace, 1995.

© Éditions Allia, Paris, 2010.

À JONATHAN CAPE

24 Calle de Humboldt
Cuernavaca, Morelos,
Mexico
[2 janvier 1946]

Cher M. Cape,

Merci infiniment pour votre courrier en date du 29 novembre, lequel ne m'est toutefois parvenu qu'à la veille du jour de l'an et pour comble ici même, à Cuernavaca où par un pur hasard, il se trouve que j'occupe désormais la tour qui m'a servi de modèle pour la maison de M. Laruelle, tour que je n'avais pu auparavant observer que de l'extérieur il y a de cela dix ans et qui est en outre l'endroit précis où le Consul du *Volcan* rencontre lui aussi certaines difficultés avec un retard de courrier.

Mais sans m'appesantir sur le sentiment de triomphe alambiqué qui est le mien et que vous vous représenterez aisément, et avant qu'il ne se cristallise en agraphie complète, j'en viens tout de suite à l'affaire qui nous occupe.

Ma première impression est que ce lecteur dont vous m'avez transmis une copie du rapport n'était pas disposé à me témoigner la même

bienveillance que le premier lecteur auquel vous avez confié mon livre (à en juger par la première lettre que vous m’avez adressée).

Si je me range volontiers à la plupart des brillantes remarques de ce second lecteur et si, à sa place, j’aurais sans doute employé les mêmes outils critiques pour dire à peu près la même chose, il n’en demeure pas moins qu’il me place dans une position embarrassante pour répondre précisément à vos questions au sujet des révisions, et ce pour des raisons que je vais tenter d’exposer ici et dont je ne doute pas que vous admettez, vous et lui, qu’elles sont valides au moins du point de vue de l’auteur.

Il est vrai que le roman est lent à démarrer et le lecteur n’a pas tort d’y voir une faiblesse (d’ailleurs, en règle générale, ce serait une faiblesse dans n’importe quel roman) mais j’ai l’impression que pour des raisons diverses et plutôt subjectives, le livre aura pris à ses yeux un aspect bien plus rébarbatif qu’il n’apparaîtra au lecteur lambda, dès lors que celui-ci bénéficie d’aménagements pour lui faciliter la tâche. D’ailleurs, si le livre se présentait d’ores et déjà sous sa forme imprimée, cet ensemble de pages disparates enfin débarrassé du cachet stupide et implorant propre au manuscrit non publié, je crois qu’un lecteur aurait tendance à

se montrer beaucoup plus attentif au début du roman. Et si le livre était, mettons un classique établi, le sentiment de ce lecteur serait encore fort différent : même s’il se disait “Bon sang, difficile de suivre”, il progresserait d’un pas aussi hardi que pesant dans cet obscur maréage, trop honteux à l’idée de s’y dérober et encouragé par le chant de la critique porté à ses oreilles, promesse de nouveaux horizons en récompense de son périple.

J’emploie ici le terme de lecteur dans son acception la plus générale ; le caractère éventuellement fastidieux du *Volcan* à son début me paraît plutôt dépendre de l’état d’esprit du lecteur et de la manière dont il se sera préparé à harponner la forme du livre d’une part et l’intention fondamentale de l’auteur de l’autre. Or, quand bien même il y aurait doublement pourvu, il lui est impossible de *connaître* la nature de l’un ou l’autre de ces objets dès le début et c’est pourquoi je propose l’addition d’un court, subtil mais solide débroussaillage du texte dans une préface ou une présentation, afin de neutraliser cet effet ou au moins estomper la réaction que vous redoutez (ce fut certes d’abord la vôtre, comme cela aurait sans doute été la mienne à votre place, mais je vous prie d’avoir la générosité de laisser cela de côté) : ainsi suis-je

certain que s'il disposait d'un bagage, même léger, permettant de lui faire accepter l'idée que ce lent début est inévitable – à supposer que je parvienne à vous en convaincre vous-même : lent, certes, mais pas forcément si fastidieux, après tout – le résultat pourrait s'avérer surprenant. Vous me direz, certes mais un grand vin se passe d'une étiquette racoleuse ; à quoi je dois répondre certes mais je parle de mescal et non de grand vin et dans une cantina, le mescal n'est jamais servi sans sel ni citron – et si la bouteille n'était pas si alléchante, avec ou sans étiquette, on n'aurait peut-être pas envie d'y goûter. Si j'ai encore l'air à côté du sujet, permettez-moi de vous demander qui aurait eu le courage de s'aventurer dans les méandres de la *Terre vaine*¹ sans mesurer et prendre en compte ses enjeux poétiques au préalable ?

Certaines difficultés d'approche ayant donc été éclaircies, je dirais que tel qu'il se présente, le premier chapitre est indispensable puisqu'il met

1. *The Waste Land* est un poème de forme complexe et novatrice de T. S. Eliot paru en 1922, qui marqua fortement les écrivains de son temps et dont l'influence se retrouve dans l'*Ultramarine* de Lowry (édition de 1933). (Toutes les notes sont de la traductrice.)

en place, même si le lecteur ne s'en doute pas, l'atmosphère et la tonalité du livre, ainsi que la tristesse et le rythme lent, tragique et mélancolique propres au Mexique ; et surtout, il dresse le *terrain*¹. Si tout le monde finissait par s'accorder à juger un quelconque passage de ce premier chapitre parfaitement saugrenu, je me ferais un plaisir de le couper mais comment être sûr qu'en procédant à des coupes sévères, tout spécialement celles qui sont susceptibles d'altérer radicalement la forme, on n'ébranlerait pas alors les fondations du livre et sa structure profonde, celles-là mêmes qui en justifient la lecture ?

En définitive, j'ose prétendre que le livre est infiniment plus dense, profond, réussi, infiniment mieux conçu et développé que ne le croit votre lecteur. Si celui-ci n'est pas en faute à proprement parler lorsqu'il passe à côté des clefs les plus importantes du texte ou qu'il les rejette pour n'y voir que des éléments prétentieux, gratuits ou sans intérêt dès qu'elles affleurent à la surface, c'est à mettre au moins partiellement au bénéfice de ce qui constituerait dans mon livre plutôt une qualité qu'une faiblesse, à savoir que le tout premier niveau, en dépit de

1. En français dans le texte.